



HAL
open science

La garden city : une utopie transcendée

Benoît d'Almeida

► **To cite this version:**

Benoît d'Almeida. La garden city : une utopie transcendée. Festival franco-mexicain “ Demain la ville? Utopies Urbaines ”, Ambassade de France au Mexique; IFAL, May 2017, Mexico City, Mexique. hal-01828401

HAL Id: hal-01828401

<https://hal.science/hal-01828401>

Submitted on 3 Jul 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La *garden city* : une utopie transcendée

Benoît d'Almeida

Introduction

Théorisée à la fin du dix-neuvième siècle, la *garden city* est la réponse d'un homme qui, affecté par les conditions de vie des classes ouvrières de la ville industrielle anglaise, œuvra dans l'imagination d'un projet de société capable de répondre aux maux de celle alors en place. Cet homme, Ebenezer Howard, n'est ni architecte ni urbaniste, mais sténographe au Parlement britannique, immergé dans les grandes questions de société dont il retranscrit les débats. Profondément humaniste, il conçoit un lieu où les « affreux taudis » n'existent plus, où chacun peut travailler ou entreprendre et peut offrir un lendemain décent à ses enfants. Ce lieu : la *garden city*, qu'il considère ainsi comme une « combinaison de projets unique en son genre », repose notamment sur le « retour du peuple à la terre » et sur la réalisation d'un système de cités satellites interconnectées par un réseau de transports en commun – notamment ferroviaire. Elle propose une hybridation ville-campagne s'affranchissant des inconvénients et conservant les qualités de chaque entité : un lieu où l'on travaille, vit, habite, rencontre, où les mixités fonctionnelle et sociale prévalent, dans le dessein d'un meilleur habiter pour la classe ouvrière. Une cité où le foncier est municipalisé afin de récupérer les plus-values et de les réinvestir au bénéfice de la communauté. Une cité cerclée par une campagne productrice qui limite sa croissance urbaine à une population de 32000 habitants – dont 2000 agriculteurs.

Projet de société remède à une société malade, la *garden city* possède un caractère utopique indéniable. Cet article se propose ainsi de revenir sur la dimension utopique du modèle et d'expliquer en quoi Howard a réussi à la transcender, c'est-à-dire la « dépasser en allant au-delà de ses possibilités » (CNRTL).

L'évolution d'un outil pour bousculer la société

Nous ne pouvons parler d'utopie sans aborder l'œuvre de Thomas More : *Utopia*. Si More donne naissance à l'utopie comme genre littéraire, il est cependant important de rappeler qu'elle prend des significations bien différentes pour les penseurs des siècles à venir, à l'image

de Karl Mannheim (1936) qui choisit de la définir comme « une forme de mentalité ». L'utopie étant un terme polysémique, nous nous positionnerons pour la suite de cette réflexion en la considérant comme un outil permettant d'imaginer le non-lieu remède d'une société malade, à l'image de l'œuvre de Thomas More.

L'utopie répond au constat d'une société qui ne satisfait pas ; Parker, Fournier et Reedy (2007) nous rappellent dans leur *Dictionnaire des alternatives* que chaque époque génère ses propres utopies qui reflètent ses injustices et inquiétudes. Ces époques, l'utopie en traverse trois. Paquot écrit à ce titre dans *Utopies et Utopistes* que « si le texte de More constitue indéniablement la matrice de ce genre littéraire (...) fille de son temps, l'utopie, tout en conservant grosso modo la combinaison ternaire de More, subit les effets de l'industrialisation, puis ceux de la mondialisation et des réseaux satellitaires » (Paquot, 2007, p. 30). S'il préfère les nommer de *politiques* du XVIe au XVIIIe siècle, d'*industrialisées* à la révolution industrielle et d'*écologiques* depuis une vingtaine d'années, nous préférons les différencier par la société qu'elles cherchent à façonner ; la société de Dieu, de la beauté, du paradis sur terre et des principes transcendants, à l'image d'*Utopia* de More ; la société du travail, de la science et de la technique, qui voit naître la *garden city* ; et la société de la nature aujourd'hui.

L'utopie est donc un outil qui évolue pour répondre aux maux successifs et changeants d'une société qui évolue elle aussi ; peu importe l'époque, l'utopie constitue une réaction à un modèle de société qui ne convient pas ou plus. Henri Desroche, philosophe, théologien et sociologue des religions, considère comme utopique « toute tentative de réagir à un destin imposé » afin d'« essayer coûte que coûte d'en orienter le devenir » (Paquot, 2007, p. 10) ; destin imposé qui pousse Howard à agir.

De fait, l'œuvre d'Howard possède indéniablement cette dimension utopique. Dimension que vient vérifier la définition de l'utopie donnée par Françoise Choay dans son ouvrage *La règle et le modèle* (Choay, 1996, p. 51). Elle identifie ainsi sept traits qui définissent l'utopie telle que la écrit More, c'est à dire comme genre littéraire ; 1. l'utopie est un livre signé ; 2. le sujet s'y exprime à la première personne ; 3. un récit dans lequel est insérée la description d'une société modèle ; 4. cette société modèle s'oppose à une société historique réelle ; 5. la société modèle a pour support un espace modèle qui en est partie intégrante et nécessaire ; 6. la société modèle est située en dehors de notre système de coordonnées spatio-temporelles ; 7. elle échappe à l'emprise de la durée et du changement. L'ouvrage d'Howard répond aux cinq premiers points ; c'est un livre signé qui utilise le « nous » avec redondance pour intégrer le lecteur à son projet sociétal et spatial, offrant une alternative aux désastreuses conditions de vie de l'historique capitale industrielle anglaise. Cependant, la *garden city* se pose en contradiction avec les deux derniers traits énoncés par Choay. Elle est située ; installée quelque part à l'extérieur de Londres sur un terrain agricole dont le coût est évalué, à une distance de la capitale étalonnée par la durée du trajet ferroviaire. Elle se joue du temps pour évoluer, considérant qu'elle doit naître, grandir et vieillir pour devenir et s'épanouir.

Fuir ou affronter la réalité ?

Françoise Choay explique que l'on peut imaginer l'utopie comme la traversée d'un miroir. D'un côté le portrait, la société malade. De l'autre son reflet, la société remède. Regarder dans ce miroir revient à comprendre le monde d'hier et d'aujourd'hui et d'en projeter un imaginaire idéal et inversé.

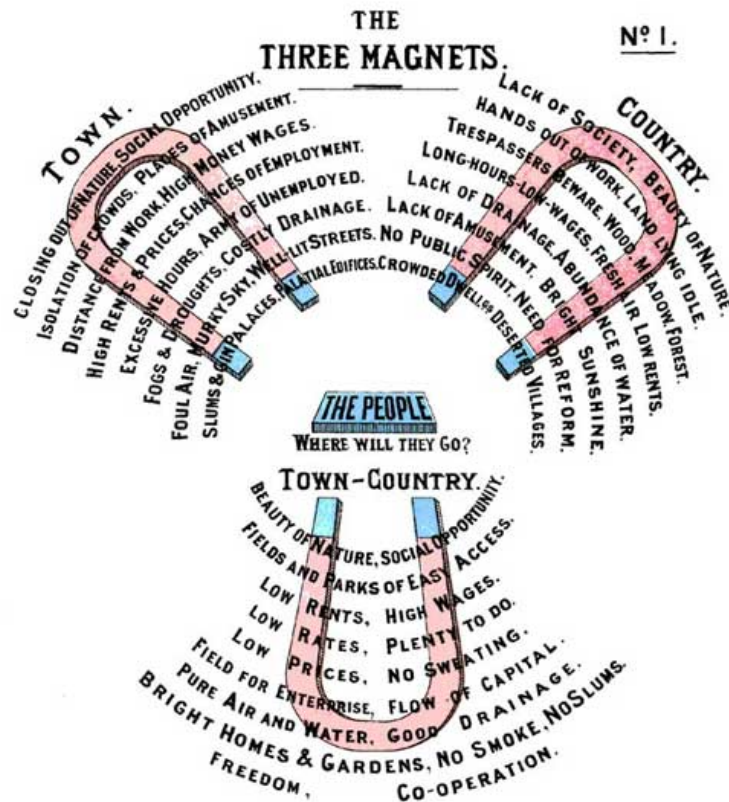


Figure 1 : *diagramme n°1 des trois-aimants*. Source : (Howard, 1998)

À l'image de son diagramme des trois aimants, qui compare l'attractivité de la ville et de la campagne pour en déduire les avantages de la combinaison des deux – c'est à dire des nouveaux établissements humains à l'extérieur de la capitale –, Howard ne projette pas une image idéalisée de ce que pourrait devenir Londres. Lorsqu'il traverse le miroir, c'est avec la conviction d'entreprendre et de réaliser ; l'utopie devient un outil pour rêver, mais également pour agir. Robert Tally (2013), professeur d'anglais à la *Texas State University*, parle de l'utopie comme un « moyen mis au service d'une modélisation du monde ». Réflexion que conforte Stéphane Sadoux en écrivant qu'elle permet de « comprendre une situation et de se doter des outils pour la faire évoluer » (Sadoux, 2015, p. 28) ; l'utopie pour comprendre le monde d'hier et d'aujourd'hui, l'utopie pour concevoir celui de demain.

Dans son ouvrage intitulé *The Story of Utopia* (1923), l'historien américain Lewis Mumford affirme d'une part que si l'utopie est depuis bien longtemps synonyme d'irréel et d'impossible, elles permettent également de « rendre le monde supportable » (Mumford, 1923, p. 15). Il différencie ainsi deux types d'utopies et écrit : « les premières, qui relèvent de l'évasion, laissent le monde tel qu'il est : elles ne sont que des « îles enchantées » et ne permettent donc pas de s'attaquer à la réalité telle qu'elle est ; les secondes, qualifiées d'utopies de reconstruction, visent au contraire à changer le monde. » (Mumford, 1923, p. 20). Howard fait partie de ceux qui veulent changer le monde et ne compte en aucun cas laisser Londres demeurer ce qu'elle est.

Pour Robert Fishman (1979) également, l'œuvre d'Howard tient de l'utopie, mais pas au sens péjoratif du rêve irréalisable que l'on lui a longtemps attribué. Il s'agit davantage de

comprendre cette dimension utopique tel que Karl Mannheim l'entend : cette « forme de mentalité » qui amène à un programme d'action cohérent et dépasse une situation immédiate pour rompre avec l'ordre établi (Mannheim, 1936). Plus récemment encore, Amir Ganjavie (2015) considérait lui aussi l'héritage du père des *garden cities* comme un « programme d'action cohérent résultant d'une réflexion profonde visant à transcender la situation immédiate » (Ganjavie, 2015, p. 92) , évoquant les urbanistes utopistes comme faiseurs de modèles provocateurs, véritable forme de résistance pour questionner le monde et proposer des alternatives.

Howard puise ainsi dans l'outil utopique et le transcende dans le but dans faire un programme d'action cohérent. Il crée ainsi un modèle qui n'est pas figé dans un équilibre stable tel que l'est l'utopie mooréenne, et considère dès le début de sa réflexion la nécessité de concrétiser l'utopie pour faire le monde.

L'émancipation de l'outil utopique

Un projet de société qui n'est pas attentiste

Dans l'utopie mooréenne, le modèle est tellement beau qu'il se réalisera lui-même. Perfection divine qui recrée un paradis terrestre pour rêver ; un paradis pour s'évader. Mais d'autres utopistes tel que Fourier, espère la concrétisation de leurs idées sans pour autant mettre en œuvre les conditions matérielles de sa réalisation. Le Phalanstère est attentiste, et il faut attendre vingt et une années après sa mort pour que Godin, industriel français, parvienne à concrétiser l'utopie fouriériste au travers d'une interprétation qu'il considère de « plus réalisable » ; donnant naissance au plus que célèbre Familistère de Guise. À l'inverse de Fourier, le père des *garden cities* met lui-même en œuvre la concrétisation de son dessein. Il est important de rappeler, tel que F.J Osborn l'expliquera à Lewis Mumford en 1969 dans leur « dialogue épistolaire transatlantique » (1971), que Howard ne croyait pas en l'État mais croyait davantage en la bonté de l'homme, il n'est pas attentiste, et ne considère pas son ouvrage *Garden Cities of To-morrow* comme l'aboutissement de son projet de société, mais bien au contraire comme un outil pour démarcher les futurs investisseurs de la première *garden city* et les futurs convaincus qui la façonneront avec lui. Ne nous y trompons pas, l'ouvrage d'Howard est avant tout un outil de marketing et celui-ci rencontrera un franc succès. Si en 1898, Howard emprunte £50 pour publier son ouvrage à compte d'auteur, les soutiens convaincus avancent déjà plus de £100.000 en 1903 pour lancer la construction de Letchworth : la première *garden city* que concrétisent et spatialisent les architectes britanniques Raymond Unwin et Barry Parker.

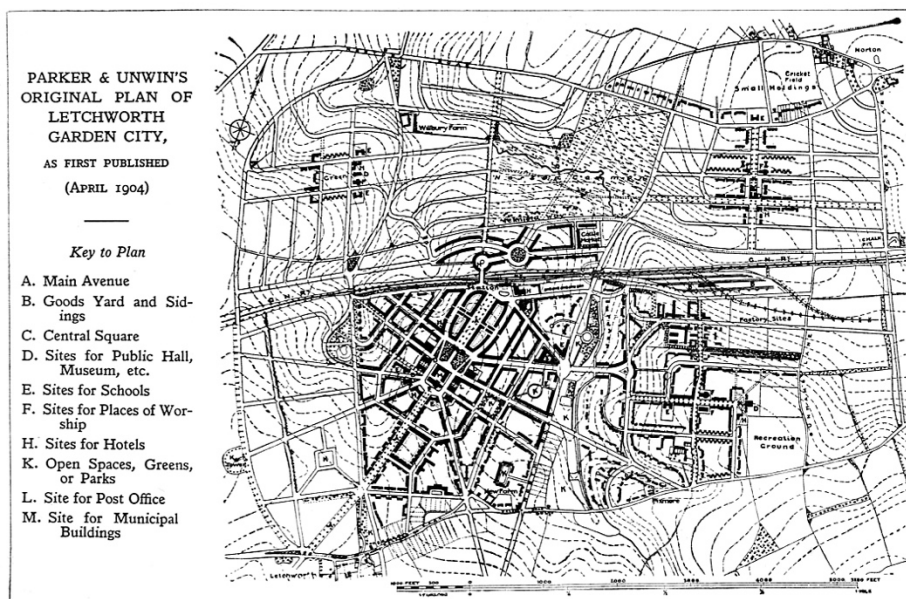


Figure 2 : *Plan de Letchworth en 1904*. Source : Garden City Collection

Howard donne à son utopie les moyens d'exister ; il fonde juste après la publication de son ouvrage la *Garden City Association* pour assurer la promotion de ses idées ainsi que la *First Garden City Ltd.* entreprise qui a pour tâche de rassembler auprès d'investisseurs l'argent nécessaire à l'achat de terres agricoles. S'il est l'instigateur de cette utopie concrétisée, il sera cependant très rapidement rejoint et entouré pour porter ce projet de société. La *garden city* est une idée qui fédère ; investisseurs et habitants, politiques et praticiens. Dans la préface de la réédition du livre de Howard en 1998 Ginette Baty-Tornikian écrit à ce titre que « les membres de l'association, des industriels, des mutualistes des coopérateurs, des architectes, des artistes, des médecins, des experts financiers, des hommes de loi, des commerçants, des hommes de religion, des hommes politiques modérés, socialistes, individualistes, radicaux et conservateurs pensaient tous sérieusement que la *garden city* allait se réaliser » (Howard, 1998, p. 12).

Entre utopie et idéologie

L'utopie comme genre littéraire telle que More la conçoit, véritable paradis terrestre qui a pour but de répondre aux maux d'une société malade, demeure cependant un imaginaire idéalisé et figé. Si elle désire s'évader de son sombre quotidien, la société doit suivre son modèle de perfection, et rien d'autre. Tel le Paradis décrit par la Bible, les mœurs sont prescrites et il est important de ne pas se détourner de cette pensée unique si l'on veut pouvoir jouir de ce modèle idéal. La société remède est donc contrainte, et se risque à tendre vers une société totalitaire ; « la procédure du modèle, étrangère au désir comme au plaisir, constitue alors, à l'égard de sociétés considérées comme perverses et malades, un instrument indéfiniment reproductible, de conversion et de guérison » (Choay, 1996, p. 336). Dans son texte *idéologie et utopie*, Paul Ricœur écrit à ce propos qu'« au moment même où l'utopie engendre des pouvoirs, elle annonce des tyrannies futures qui risquent d'être pires que celles qu'elle veut abattre (...) ce paradoxe déroutant tient à une lacune fondamentale de ce que Karl Mannheim appelait la mentalité utopique, à savoir l'absence de toute réflexion de caractère

pratique et politique sur les appuis que l'utopie peut trouver dans le réel existant » (Ricœur, 1984, p. 62). Howard lui, s'abstrait du danger que pourrait avoir une vision idéale et totalitaire de l'utopie en concrétisant l'utopie de la *garden city*. Ricœur poursuit en expliquant que même si nous avons besoin de l'utopie dans « sa fonction fondamentale de contestation et de projection d'un ailleurs radical », il est nécessaire de la guérir de la folie dans laquelle elle risque de sombrer, appelant ainsi à la fonction saine de l'idéologie, « capable de donner à une communauté historique l'équivalent de ce que nous appelions hier une identité narrative » (Ricœur, 1984, p. 63). Pour Paul Ricœur, l'imagination produit le monde ; elle le conforte au travers de l'idéologie et le conteste par l'utopie. Définition proche de celle de Mannheim qui dit que sont utopiques « toutes les idées situationnellement transcendantales » qui ont, d'une façon quelconque « un effet de transformation sur l'ordre historico-social existant », alors que les idéologies, tout aussi « situationnellement transcendantales », sont en accord avec cet ordre, et « ne réussissent jamais, de facto, à réaliser leur contenu » (Choay, 1996, p. 51). L'idéologie en ce sens, « renforce, redouble, préserve et conserve le groupe social tel qu'il est » (Ricœur, 1984, p. 60).

La force du modèle d'Howard est de proposer une alternative aux soucis de l'époque et de s'inscrire dans une réalité présente qu'il faut employer et non rejeter comme l'utopie l'aurait fait. Il est urgent d'œuvrer pour les classes ouvrières aux conditions de vie lamentables, mais la réalité fait que les seules à pouvoir investir sont les riches propriétaires. Alors soit ; la *garden city* sera financée par de riches investisseurs ; la *garden city* servira l'intérêt des classes ouvrières. Si l'idéologie préserve la réalité, et que l'utopie la met essentiellement en question comme l'affirme Paul Ricœur, l'œuvre d'Howard se trouve sans nul doute à la croisée de ces deux grands outils sociétaux ; entre l'acceptation et le refus de l'ordre historico-social existant.

Le projet de société d'Howard ne tend ni totalement vers l'idéologie, ni vers l'utopie. Elle n'est ni capitaliste, ni communiste ou socialiste et son auteur l'affirme : « elles [les expériences communistes] n'ont pas admis cette dualité de principes, mais se sont fondées sur un principe unique, excellent en soi, mais poussé beaucoup trop loin ? [...] Nul lecteur ne confondra l'expérience que nous défendons ici avec une quelconque expérience de communisme absolu. [...] Et notre projet ne doit pas être considéré non plus comme une expérience socialiste » (Howard, 1998, p. 136). Un convaincu communiste n'irait jamais demander de l'argent aux riches pour bâtir une future cité dont le terrain serait municipalisé. Howard lui, souscrit bien volontiers au capitalisme tant il a compris que ce sont les riches propriétaires qui investiront dans son projet de société à destination des populations les plus précaires. C'est ce qu'il nomme la « spéculation philanthropique » ; les riches investissent un capital pour l'achat des terrains agricoles et se réjouissent de la récupération de l'intérêt ; la municipalité de la *garden city* devient propriétaire de terrains dont la gestion sera mise au service de la communauté.

Plutôt que de se satisfaire de l'équilibre stable et figé de l'utopie, la *garden city* d'Howard vient se poster à la croisée des grands mouvements de pensées et tend à les faire cohabiter dans un équilibre instable.

De l'utopie au plan : la *garden city* d'Howard jongle entre deux outils

Nous avons pu voir précédemment que la *garden city* possède une dimension utopique certaine, mais que son identité se façonne également au travers de la vision prospective d'un imaginaire à expérimenter. Si l'utopie de reconstruction permet de se projeter, la concrétisation désirée par Howard passe au travers d'un second outil faiseurs de villes et de territoires :

le plan. Charles Hoch (2014), professeur d'urbanisme à l'*University of Illinois at Chicago*, propose dans son article *Utopia, scenario and plan : a pragmatic integration* une définition et comparaison des trois outils. Pour lui, et bien que différents, l'utopie, le scénario et le plan, sont pertinents parce qu'ils sont liés aux préoccupations concrètes et aux différences que les changements imaginés pourraient apporter aux modes de vie actuels, incluant chacun des récits et des arguments organisés pour persuader le lecteur d'envisager un changement dans sa façon de vivre. Pour Hoch, le plan décrit les objectifs et les conditions existantes dès le départ, il comprend une évaluation de ces conditions, et fait des propositions pour le futur ; des alternatives que l'auditoire compare afin de prendre une décision ; des simulations imaginatives plausibles sur les conséquences et les effets futurs engendrés. Enfin, le plan se termine par une recommandation ou une proposition moins décisive qui guide la décision ; le décideur peut mentionner le plan comme une raison pour le choix, mais le choix et l'action qui en découle ne repose pas sur le plan comme une raison, mais plutôt comme un guide. Le plan aide à résoudre les problèmes et permet de concevoir de façon à ce que les divers acteurs puissent les comprendre et les utiliser. Il indique les intentions d'actions futures et examine la signification des différentes attentes pour un lieu futur.

Hoch nous rappelle que « les plans conseillent, ils ne forcent pas, mais conseillent » (Hoch, 2014, p. 14). La *garden city* est une recommandation énoncée par Howard qui, comme nous l'avons vu, n'est pas figée dans une unique doctrine et a pour but de convaincre les divers et futurs acteurs de sa stratégie d'action. Telle la définition du plan que nous propose Hoch, l'ouvrage d'Howard est un guide qui fait des propositions afin de réagir au triste constat londonien. Au travers d'un phasage d'une stratégie financière réaliste, et d'une mise à disposition concrète des conditions matérielles nécessaires à la réalisation de son œuvre, Howard propose une véritable stratégie d'action pour s'émanciper de la dimension utopique ; un « programme d'action cohérent » tel que le nomment Ganjavie et Mannheim.

Si Howard exprime à maintes reprises son allégeance à l'outil qu'est le plan : « le trait absolument essentiel du plan (...) », « ce plan (...) évite les dangers de la stagnation », « en bref, le plan proposé comprend (...) » (Howard, 1998, p. 39, 47, 60), c'est cependant et certainement grâce à l'efficacité de ses diagrammes qu'il diffusera au mieux ses idées. Si l'utopique projet des *garden cities* est rédigé sous forme d'ouvrage, les diagrammes, véritables guides, ébauchent les grandes idées de sa spatialisation ; démontrant de nouveau la volonté d'Howard de voir son utopie concrétisée.

Le scénario, un outil pour les *garden cities* du 21^e siècle ?

Considéré comme l'une des plus grandes contributions à l'urbanisme du vingtième siècle, le modèle de la *garden city* « n'a eu de cesse d'être transposé, réinterprété et de susciter l'inspiration à travers le monde » (Stern *et al.*, 2013). Aujourd'hui, face à la stérilité que connaissent les cinquante dernières années en termes de nouvelles théories d'urbanisme marquantes, l'héritage de Howard continue de convaincre et demeure une source d'inspiration pertinente.

C'est ainsi qu'en 2014, le gouvernement coalition britannique de David Cameron et Nick Clegg annonce la construction de deux nouvelles *garden cities* en les associant à « un appel aux armes aux visionnaires » pour « répondre à la crise du logement au travers de propositions radicales et ambitieuses ». Une mobilisation contemporaine de l'héritage de Howard dont s'ensuivra la construction de plus de 200.000 logements jusqu'à aujourd'hui.

Quelques mois après l'annonce, les urbanistes anglais Nicholas Falk et David Rudlin de l'agence URBED, remportent le prestigieux *Wolfson Economics Prize 2014*. Lequel, organisé par l'influent *thing-tank* Policy Exchange, invitait les candidats à concevoir une nouvelle *garden city* visionnaire, économiquement viable, et attractive. URBED propose l'imagination d'Uxcester, une ville moyenne fictive que l'on pourrait qualifier de « typique » d'un cas britannique au regard de l'évolution et constitution historique, sociale et économique. L'une des pertinences d'URBED demeure de ne pas occulter la dimension utopique de l'héritage howardien. Considérant ce vieil outil oublié de l'utopie capable d'offrir une société « de nulle part » : Uxcester, ville malade à soigner, devient ainsi le lieu d'application du remède spatial théorisé par les urbanistes. Tout comme le père des *garden cities*, URBED utilise l'outil qu'est le plan pour soigner sa ville malade et la guider vers la rémission ; Falk et Rudlin réinterprètent ainsi les diagrammes de Howard pour spatialiser la *garden city* du 21^e siècle et vont jusqu'à sortir du non-lieu imaginaire d'Uxcester pour adapter leur plan au cas réel d'Oxford.

Néanmoins, là où URBED fait sa principale force, c'est en postulant à l'inverse d'Howard, qu'il n'y a pas qu'une façon de faire la ville. Ce dernier ne concevait que l'unique solution des nouveaux établissements humains – c'est-à-dire les villes-nouvelles – à l'extérieur des monstres urbains comme réponse à l'amélioration des conditions de vie. Falk et Rudlin quant à eux, considère que l'accroissement de la ville doit également porter sur les zones déjà urbanisées au travers de l'extension et du renouvellement urbain. Ils intègrent un nouvel outil à leur modèle : le scénario, qui impose désormais la proposition de plans différents. Pour Hoch (2014), les scénarios décrivent le processus de changement d'un lieu, ils sont un outil pour nous aider à encadrer, composer et choisir de meilleures options, mais qui ne permet en aucun cas de définir un chemin clair pour l'action tel que le permet le plan. Moins ambitieux que l'utopie pour juger l'avenir, nous ne pouvons les habiter comme cette dernière, cependant ils nous aident à comparer les types de monde que nous pourrions faire et habiter.

Si Howard transcende l'utopie au travers de sa *garden city*, cette dernière est elle-même transcendée par la réinterprétation du modèle réalisé par les urbanistes anglais ; utilisant l'utopie pour imaginer, le scénario pour comparer et choisir, et le plan pour guider la concrétisation.



Figure 3 : La ville imaginaire d'Uxcester vue dans le passé, le présent et le futur : reproduit avec l'autorisation de David Rudlin et Nicholas Falk.

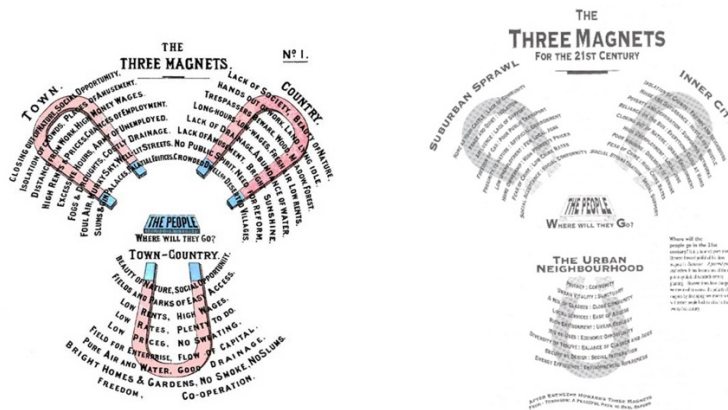


Figure 4 : comparaison du diagramme des trois-aimants d'Howard et sa réinterprétation par URBED: reproduit avec l'autorisation de David Rudlin et Nicholas Falk.

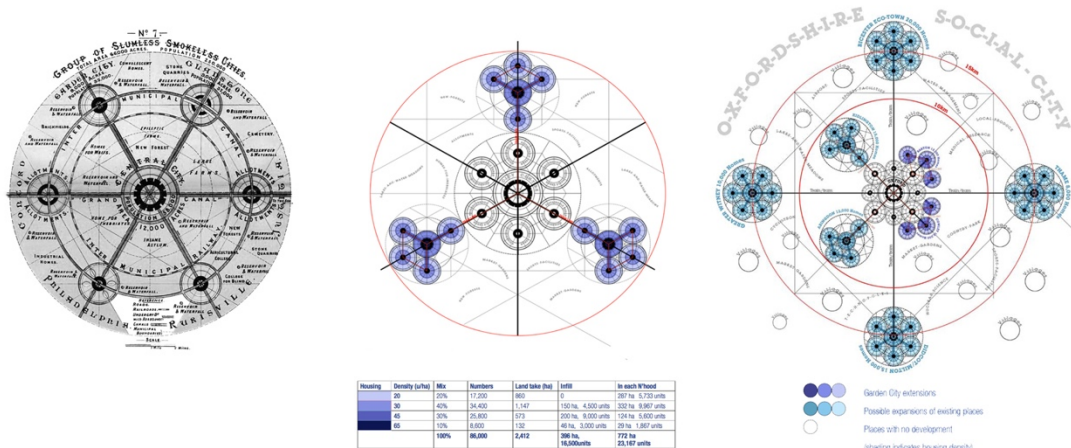


Figure 5 : Diagramme n°7, source : (Howard, 1998) ; et ses réinterprétations par URBED pour Uxcelster puis Oxford : reproduit avec l'autorisation de David Rudlin et Nicholas Falk.

Conclusion

Nous avons pu voir que la pertinence de la *garden city* prend racine dans le dépassement des possibilités qu'offre l'utopie, mais également dans la démarche prospective de Howard qui cherche à la concrétiser et met pour cela en œuvre les conditions matérielles de sa réalisation. Les théories d'Ernst Bloch nous enseignent que la concrétisation de l'utopie passe par une connaissance des précédents et de leurs potentialités. Bloch encourage à être attentif aux expériences du passé afin d'y trouver des impulsions utopiques ou « surplus culturels » qui contiennent des désirs insatisfaits. Pour Stéphane Sadoux, le fait qu'ils n'aient pas été testés implique qu'ils pourraient être pertinents pour la société future, écrivant que « si les *garden cities* sont aujourd'hui convoquées par des professionnels reconnus et un gouvernement en quête d'alternatives, c'est sans doute parce que les enjeux identifiés par Howard en son temps (notamment le rapport à la nature, le foncier, la mobilité) sont aujourd'hui encore au cœur

de toutes les préoccupations. Les *garden cities* du 21^e siècle, qui ne sont aujourd'hui que des projets, ont au moins le mérite d'être adossées à un corpus méthodologique et à des précédents qui en font des utopies contemporaines concrétisables » (Sadoux, 2015, p. 35).

Howard définit lui-même son œuvre comme une « combinaison unique de propositions » pour laquelle il « arrache une page des livres de chaque types de réformateurs, et les relie par le fil de la praticabilité » (Howard, 1998, p. 160). Combinaison fondée sur différents projets qui ont été préconisés à différentes époques et articulés de façon à « retenir ce que chacun d'eux a de meilleur, sans les dangers et les inconvénients que parfois leurs auteurs eux-mêmes pouvaient clairement y déceler » (Howard, 1998, p. 144). Cependant si la dimension utopique des *garden cities* permet de considérer ces « désirs insatisfaits », c'est l'articulation de leur imaginaire et de la perspective prospective du plan qui permet la réussite de ce guide vers un avenir meilleur. La *garden city* ne sombre pas dans la naïveté de l'idéal et se confronte à la réalité de la société ; l'utopie s'esquive de son rôle de rêverie et d'évasion pour se mettre au service de la reconstruction du monde habité.

Toutefois, cette réflexion s'est questionnée sur le titre qu'elle devait se donner : la *garden city* est-elle réellement une utopie ? Howard dépasse l'outil utopique et va au-delà de ses possibilités, questionnant la limite de déformabilité de l'outil ; à quel point est-il possible de le travailler et le manipuler sans qu'il ne perde sa force et ses caractéristiques, c'est-à-dire son essence. Même si David Harvey (2000) souligne le peu de valeur que la société postmoderne attribue à l'utopie, entraînant une difficulté à renouveler les points de vue sur la ville contemporaine, cette réflexion choisit de conclure que bien qu'elle soit transcendée, la dimension utopique ne doit pas être tu, tant l'imaginaire est nécessaire à la production d'un monde meilleur.

Mais si la limite de déformabilité de l'utopie est ici convoquée, sa limite d'efficacité l'est également. L'utopie peut-elle résoudre seule les problèmes du monde ou doit-elle, à l'image de la réussite des réflexions de Howard et URBED, s'épauler d'autres outils tels que sont le plan et le scénario ?

Bibliographie

Choay, F. (1996). *La règle et le modèle: sur la théorie de l'architecture et de l'urbanisme* (1re éd. 1980). Paris: Éd. du Seuil.

Fishman, R., & Guillitte, P. (1979). *L'utopie urbaine au XX^e siècle: Ebenezer Howard, Frank Lloyd Wright, Le Corbusier*. Bruxelles: Pierre Mardaga.

Ganjavie, A. (2015). On the future of urban design: Fabricating the future through Bloch's utopians. *Planning Theory*, 14(1), 90–108.

Harvey, D. (2000). *Spaces of hope*. Berkeley: University of California Press.

Hoch, C. (2014). Utopia, scenario and plan: A pragmatic integration. *Planning Theory*, 15(1), 6-22.

Howard, E. (1998). *Les cités-jardins de demain (Garden cities of to-morrow)*. Paris: Sens & Tonka.

Mannheim, K. (1936). *Ideology and utopia*. London: Routledge.

Mumford, L. (1923). *The story of Utopias, ideal commonwealths and social myths*; London, Harrap.

Mumford, L., & Osborn, F. J. (1971). *The letters of Lewis Mumford and Frederic J. Osborn; a transatlantic dialogue 1938-70*. New York: Praeger.

Paquot, T. (2007). *Utopies et utopistes*. Paris: La Découverte.

Parker, M., Fournier, V., & Reedy, P. (2007). *The dictionary of alternatives: utopianism and organization*. London New York, NY: Zed Books.

Ricœur, P. (1984). L'idéologie et l'utopie : deux expressions de l'imaginaire social. *Autres Temps. Les cahiers du christianisme social*, 2(1), 53-64.

Sadoux, S. (2015). Concevoir et représenter l'utopie La diffusion du modèle des garden-cities en Grande-Bretagne, 1898-2015. *Communication & Organisation*, (48), 25-38.

Stern, R. A. M., Fishman, D., & Tilove, J. (2013). *Paradise planned: the garden suburb and the modern city*. New York, NY: Monacelli Press.

Tally, R. T. (2013). *Utopia in the age of globalization: space, representation, and the world-system* (1st ed). New York: Palgrave Macmillan.

Mots clés

Utopie, garden city, modèle, plan, scénario, wolfson economic prize.